

1

LE TELEGRAMME

Ce vendredi du mois d'octobre 1984 n'allait pas être un jour comme les autres. Je regardais l'horloge placée au-dessus de la porte de ma petite cuisine. Cette cuisine n'avait pour toutes couleurs, que celles des rideaux rouge et blanc accrochés au milieu des deux fenêtres qui donnaient sur la rue. Les aiguilles indiquaient 17 heures 45. Mes mains légèrement tremblantes tenaient le télégramme qu'un coursier de la poste venait de me déposer. Un doute, une hésitation, j'étais pétrifiée devant ce ridicule petit bout de papier. Le cachet apposé sur le timbre indiquait ; *Sainte-Geneviève-des-bois*. Cette indication me donnait le nom de l'expéditeur. La ville de Sainte-Geneviève des-bois était celle où se trouvait le siège de formation des personnels pénitentiaires.

Etai-je reçu ou m'avait-on de nouveau refusé ?
C'était ma dernière chance.

Je n'avais le droit qu'à trois chances et j'en avais déjà épuisé deux.

Il fallait pourtant bien savoir. Enfin je me décidais à décoller puis à déplier ce bout de papier où je pouvais lire :

« Veuillez téléphoner heures bureau. Stop pour réussite concours pénitentiaire. Stop ».

C'était gagné !

Cela faisait trois ans que j'attendais cette réponse, vous comprendrez pourquoi il me fallait lire et relire encore, pour être sûr que je ne rêvais pas.

L'administration pénitentiaire, un atelier du ministère de la Justice, n'acceptait les femmes que dans un seul des 4 ou 5 concours de gardiens de prisons qui étaient destinés aux hommes. L'âge minimum pour s'y présenter était de 21 ans. Age qu'il fallait avoir atteint au premier janvier de l'année du concours. Pour les hommes il fallait être dégagé des obligations militaires.

Les postes pour femmes étaient rares. Il va de soit, que seules les meilleures candidates étaient retenues.

Pour en arriver là, remontons jusqu'en 1980.

Cette année là, je sonnais à la grande porte métallique de la Maison d'Arrêt de Dunkerque. Le portier, à qui j'expliquais la raison de ma venue, me demandait une pièce d'identité et après y avoir donné un rapide coup d'œil, me faisait entrer. Une secrétaire à qui je ne pouvais pas donner d'âge me priait de m'asseoir afin de remplir un dossier d'inscription au concours. Elle portait ses lunettes sur le bout de son nez et me dévisageait avec insistance et curiosité. Je répondais à ses questions. Nom ! Prénom ! Taille ! Age !

L'entretien s'arrêtait là. Je n'avais pas atteint l'âge requis. En marquant un joli sourire, pour s'excuser de ce qu'elle avait à me dire, cette secrétaire au physique imposant me demandais gentiment de revenir quand j'aurais enfin 21 ans...

J'allais être reçue par la même personne le jour même de mes 21 ans mais seulement en plus, *un couffin*.

Elle se souvenait bien de moi et s'étonnait de mon insistance.

Assise en face d'elle de l'autre côté d'un vieux bureau métallique à tiroirs, nous remplissions ensemble le dossier d'accès au concours de la profession que j'avais choisi d'exercer. Têtue par nature, innocente par éducation, je croyais pouvoir servir à quelqu'un. L'aide, je voulais l'apporter à ceux qui étaient enfermées, loin de leurs familles et qui, en plus d'être privées de liberté, avaient perdu travail, droits civiques et dignité.

L'hésitation à ouvrir le télégramme ce vendredi là, était justifiée. Un dernier refus m'aurait définitivement enlevé mes rêves. Maintenant il me fallait encore attendre un week-end entier avant d'en avoir vraiment confirmation.

Ce week-end allait être le plus long que je n'avais jamais eu à vivre. Je tournais en rond, me rognais les ongles et passais une tonne de coups de fils ; aux amis, à la famille à qui j'annonçais la bonne nouvelle.

Lundi. Il était à peine 9 heures du matin que déjà, j'avais l'écouteur collé sur l'oreille. Si serré dans ma main droite un peu moite, que j'aurais pu en attraper des crampes. J'entendais enfin la bande annonce de l'ENAP (*Ecole nationale d'administration pénitentiaire*), qui me demandait de patienter un instant. Il est vrai que je n'étais plus à quelques minutes près.

— « ENAP Fleury, bonjour ! ».

— « Bonjour madame, je vous appelle au sujet du télégramme que j'ai reçu vendredi soir, qui concernait le concours de surveillant »

— « Ne quittez pas, je vous mets en relation avec le service concerné. »

Je déclinais mon identité à ce nouvel interlocuteur, qui, d'une voix roque, me demandait :

— « Etes vous libre la première semaine de novembre pour le passage des tests psychologiques qui auront lieu ici même ? ».

— « Bien entendu, je le suis ».

De toute façon, j'aurais été libre n'importe quand et aurais donné n'importe quoi pour pouvoir enfin pénétrer dans ce monde qui m'était fatidique. J'avais fait preuve de persévérance durant ces dernières années sans jamais avoir douté un instant que j'y arriverai. A vingt ans on a le droit de penser que le monde est à nous !

Quelques jours plus tard, je recevais par courrier, la convocation officielle pour l'école nationale d'administration pénitentiaire. Elle était accompagnée d'un plan d'accès et de quelques indications qui s'avéreraient bien utiles pour une provinciale comme moi qui n'avais pratiquement jamais quitté son village.

Je n'avais pas réellement le temps de préparer mon départ, mais je m'activais avec une telle énergie, que mes proches avaient du mal à me reconnaître.

Je voulais vraiment ne rien oublier. J'avais l'intuition que c'était le vrai départ et qu'il serait sans retour.

J'allais quitter ma famille, mes parents, les dunes de sable et la mer où je venais de passer 23 ans de ma vie.

Je quittais Dunkerque à une heure matinale afin d'être au rendez-vous. Prenant un train jusque Lille, une correspondance pour Paris gare du Nord. Puis le métro jusque la gare de Ris-Orangis.

Dix heures du matin. Le 3 novembre 1984. Je montais d'un pas léger et alerte dans le minibus ou plutôt la navette spécialement conçue pour assurer le transport de la gare jusqu'à l'ENAP. Plusieurs personnes étaient déjà installées et ne paraissaient pas plus à l'aise que moi, ce qui avait un côté rassurant, je n'étais pas la seule paumée.

Rien que devoir prendre le métro n'avait pas été chose facile, car je n'y connaissais rien à ce monde souterrain et

j'avais plutôt de réelles émotions et une réelle peur au ventre.

Le chauffeur avait un estomac gonflé qui faisait entrebâiller sa chemise. Ses cheveux grisonnants le rendaient sympathique. Il avait su se faire reconnaître auprès de chacun d'entre nous. Il démarrait dès que la navette était complète. Nous étions en route pour la destination finale.

Durant le trajet, il jouait le guide en nous indiquant quels étaient les établissements que nous pouvions apercevoir au travers des vitres. Nous roulions sur l'avenue principale du domaine où trônaient majestueusement les différentes prisons. Cette avenue avait pour nom, l'Avenue des Peupliers. Elle le portait bien d'ailleurs ! Puisqu'une rangée de peupliers de part et d'autre la bordait. Ils étaient aussi beaux les uns que les autres et se suivaient dans un alignement sans reproche. Ils avaient l'air de nous saluer au passage.

Notre chauffeur en forçant la voix et en regardant dans son rétroviseur, nous disait :

— « Sur votre droite, voici le CJD. Cette énorme construction maintenant, c'est la MA. La tour ronde que vous apercevez là-bas tout au fond, c'est la MAF. A votre gauche vous avez le Mess et après le terrain de Football, c'est le complexe sportif de l'ENAP ».

Son jargon nous laissait perplexes. Nous n'y comprenions rien mais ne se rendant compte de rien, il arrêtait déjà son véhicule. Nous faisons face à un bâtiment, qui par l'inscription notée au-dessus de la porte principale nous indiquait les bureaux administratifs. Ouvrant la porte du minibus, il sifflotait une chanson de Jonny HALLIDAY, « le mirador ». Nous pouvions penser que ce personnage un peu glauque, avait de l'humour.

Je posais mon sac à dos sur le sol, et levais les yeux pour regarder autour de moi.

Une joie immense m'envahissait, bien vite remplacée par une peur encore plus grande qui me serrait la gorge et l'estomac.

Je venais de prendre conscience que j'étais plantée là, face à ma nouvelle destinée et je n'arrivais pas encore à croire que ce n'était pas un rêve, mais bien la réalité. Je me posais juste une question :

Allais-je y arriver ?

2

LA DECOUVERTE

Notre groupe était immédiatement pris en charge par l'homme à la voix roque, qu'il me semblait reconnaître comme étant celle qui m'avait répondu au téléphone quelques jours auparavant.

Le chauffeur l'avait appelé PILOU, il était surveillant, détaché à l'école nationale et occupait un poste administratif au service du personnel de l'ENAP.

Il nous demandait de le suivre. En emboîtant son pas, nous arpentions un petit chemin bordé de pelouses. Nous entrons, après quelques minutes de marche, dans un bâtiment préfabriqué, puis dans une salle, où d'autres personnes, qui ne paraissaient ni dérangées ni surprises de notre arrivée, étaient déjà assises.

Nous priant de nous asseoir où nous voulions, PILOU disparaissait sans aucune autre explication.

Nous attendions dans un silence pesant.

Tout à coup, sans que nous l'ayons vu arrivé, un homme au crâne dégarnit se plantait devant nous et s'éclaircissait la voix pour nous tenir ces propos :

— « Bonjour à tous. Bien venus au sein de notre école. Nous vous avons convoqué dans ces lieux afin de vous faire passer les tests psychologiques. Ces tests représentent la deuxième épreuve pour votre sélection.

Avant tout, j'ai le plaisir, au nom de l'école et en celui de notre administration, de vous féliciter ». Il marquait un temps d'arrêt pour reprendre son souffle et voyant notre étonnement, continuait sans attendre d'avantage.

— « Chacun d’entre vous, dans sa région d’origine, a terminé premier au concours. Alors, je vous souhaite à tous bon courage pour la suite et soyez les bien venus dans notre institution ».

Les yeux se croisaient, chacun regardait son voisin ou sa voisine, nous éprouvions visiblement, la même fierté. J’aurai voulu partager ce moment de joie, mais l’anonymat m’empêchait de le faire. Il en était de même pour les autres.

Ne faisant plus attention aux personnes qui m’entouraient, je me plongeais dans mes souvenirs. Je revivais les efforts, les sacrifices que j’avais du faire pour me remettre à niveau. Les mathématiques, le français et même le sport y était passé. Cette dernière discipline de façon plutôt intensive, car j’avais compris que je pouvais y récupérer des points facilement au concours. J’avais cru que l’effort physique serait plus facile à gérer que l’effort intellectuel, mais je m’étais lourdement trompée. Frédéric, mon beau-frère, militaire de carrière, sergent instructeur, avait pris en main mon entraînement. J’étais devenue un simple soldat à qui, il en faisait baver.

Si j’étais assise là aujourd’hui, c’était bien grâce à son aide et je lui devais un grand merci.

Cette première journée à l’école était composée de tests écrits.

La suivante, de tests visuels et pour finir, la troisième était réservé au passage devant un psychologue et devant un médecin généraliste qui, nous faisait une visite médicale en règle. Les aptitudes de chacun, qu’elles soient physiques ou intellectuelles venaient d’être mises à l’épreuve et jugées par des professionnels. Ces trois journées avaient permis d’évaluer nos aptitudes, celles définies par l’administration pénitentiaire. Celles auxquelles il fallait correspondre pour pouvoir exercer ce métier.

Même notre taille était réglementée, de la même façon que pour le recrutement de la police ou la gendarmerie.

A la fin de la troisième journée, notre groupe se rassemblait dans la salle. Cette même salle où l'homme au crâne dégarnit avait fait son discours de bienvenue.

Ce n'était pas lui qui prenait la parole, mais le directeur de l'école. Il nous déclarait officiellement aptes à exercer le métier de surveillant, sans autre discours. Il disparaissait aussi vite qu'il était venu. Nous laissions échapper des rires nerveux et incontrôlés. Nous étions simplement soulagés et heureux.

Avant de nous rendre au self service, où notre dernier repas nous attendait, l'homme au crâne dégarnit et son adjoint nous distribuaient des documents. Ils nous donnaient un grand nombre d'indications nécessaires ainsi que la conduite à tenir pour la suite des événements. Notre lieu d'affectation pour notre premier stage en tant qu'élève y était également inscrit.

Elève-surveillante, J'avais franchi le premier cap.

Je garderais cette appellation durant la totalité de mes stages, qu'il soit pratique ou théorique.

A la fin de ma scolarité, je serais nommée Surveillante stagiaire pour une durée d'un an.

Dans l'hypothèse où cette année se serait bien déroulée, je serais titularisée et aurais le grade de surveillante 1^{er} échelon.

Il ne resterait plus qu'à gravir les échelons, comme dans n'importe quelle administration.

Le stage pratique débutait le 05 janvier 1985.

Chaque personne qui avait réussi le concours devait rejoindre son établissement de stage à cette date. Nous étions dispersés sur tout le territoire français. Nous allions nous rassembler à l'école nationale pour l'apprentissage théorique, à la fin du stage pratique en établissement.

Je venais de prendre connaissance du contenu des documents et je pouvais lire : Maison d'Arrêt des Femmes de Fleury-Mérogis, le lundi 05 janvier 1985 à 9 heures du matin. J'avais enfin mis le pied, dans le système qui me donnait la sécurité de l'emploi.

Le retour dans le Nord était aussi le retour à la réalité.

Le voyage m'avait paru beaucoup plus rapide. Sans doute parce que je n'avais pas fait attention à ce qui se passait autour de moi. J'avais passé mon temps, le nez dans un carnet, à répertorier par écrit, les problèmes que j'avais à résoudre dès mon retour à Dunkerque. J'avais eu un bon pressentiment de croire que ce départ serait définitif.

Mon plus gros souci, était de trouver une nourrice pour mon fils yoann. Oui ! Le couffin s'était pour lui !

Je vivais seule avec lui depuis plusieurs mois et n'avais pas l'autorisation de l'emporter avec moi durant la totalité de la formation.

Vendre mes meubles, donner mon préavis de départ à la propriétaire de l'appartement que j'occupais.

J'avais enfin l'occasion de repartir à zéro.

Une nouvelle vie, des nouvelles aventures. Se débarrasser de tous les mauvais souvenirs qui me hantaient la nuit.

Mes parents disaient toujours :

— « Marie, tu ressembles à un chat, tu retomberas toujours sur tes pattes ».

Je n'avais donc pas d'autre choix que de foncer, la tête la première dans cette nouvelle aventure.

Je voulais des jours meilleurs pour mon fils. Le seul prix à payer, s'était d'en être séparé. Ne croyez pas que c'était chose facile. Il était accroché là, à mes jupes, depuis sa naissance !

J'exerçais jusque là, la profession de nourrice agréée avec la crèche de Dunkerque. Elever d'autres enfants à la

maison, me donnais l'impression que yoann ne grandirait pas comme un enfant unique.

Le dimanche 04 janvier 1985, j'avais réservé une place dans le train de 9 heures 30 du matin. Sur le quai de la gare, mes parents et yoann, qui était en pleurs dans les bras de la nounou, étaient venus m'accompagner.

Mon père était d'un naturel toujours distant. Il ne savait pas montrer qu'il aimait ses enfants plus que tout au monde. Il s'était toujours mis en quatre pour nous satisfaire. Traînant derrière lui les souvenirs de la dernière guerre, qui avait fait de son père un prisonnier. Ce qui avait rendu malade sa mère qui en mourrait quelques années après.

La douceur et l'affection, ce n'était pas sa tasse de thé. Il assumait son rôle de père avec dureté pour bien nous élever et pourtant ce jour là, il me serrait très fort dans ses bras et me glissait à l'oreille :

— « tu ne reviendras plus, n'est ce pas ? ».

Sans rien lui dire, il avait tout compris.

Une porte était enfin ouverte, je pouvais fuir cet homme qui était encore mon époux et qui m'avait donné un fils que je n'arrivais pas à quitter ce jour là. Un nouvel espoir d'indépendance financière qui me permettrait d'élever Yoann et de reprendre ma liberté. Je m'étais marié sur un coup de tête et avais vécu en couple, le temps d'une grossesse. Contrarier l'autorité parentale en me mariant, voilà quelle était la motivation principale de ce mariage devenu cauchemar.

J'avais malheureusement eu tort de ne pas écouter mes parents, qui avaient bien vu, que ce garçon n'était pas pour moi.

Ce mari, à multiples facettes, ne m'avait montré sa vraie personnalité, qu'une fois marié. Alcool, violences, tromperies, mensonges, étaient ses principaux défauts.

Auprès de mes parents, je n'avais jamais rencontré ces comportements et n'avait donc pas su réagir. J'avais pris

des coups sans pouvoir me défendre. Le commissariat de mon quartier avait simplement enregistré mes plaintes. Les policiers tellement habitués à ce genre de situation se demandaient si je n'avais pas mérité ce qui m'arrivait.

La fuite était pour moi la seule façon d'effacer le traumatisme que j'avais subi par la violence mêlée à l'alcool et dont je garde encore quelques marques sur le corps.

Je garderais pourtant en mémoire quelques actes fous. Un seul exemple, un soir, il s'était mis le canon d'un fusil sous le menton, dans le garage de sa mère parce qu'il ne pouvait obtenir ce qu'il désirait.

Il ne savait jamais régler les problèmes autrement que par la violence et les cris. Il n'acceptait pas l'avis des autres. Il estimait que les autres devaient être du même avis que lui.

Il se prenait, en deux mots, pour dieu.

Il n'était pas dieu et je l'avais quitté.

J'avais commencé une bataille, celle de me défaire de tous les liens qui me rattachaient à cet homme. Partir loin, ne m'empêcherai pas d'obtenir le divorce et la garde de Yoann. Cette expérience négative m'avait donné une première leçon :

— Il faut toujours écouter ses parents.

Le départ était annoncé, je m'étais assise dans le compartiment et faisais signe de la main par la fenêtre du compartiment. Sur le quai face à moi, les personnes que j'aimais le plus au monde me manquaient déjà.

Le train prenait de la vitesse, comme pour m'aider à tourner la page sur mon passé.

Une femme, assise deux rangs devant moi, m'interpellait. Je reconnaissais cette jeune dame comme étant ma voisine dans l'amphithéâtre où j'avais passé pour la troisième et dernière fois, le concours de surveillante.

Nous prenions plaisir à parler et constations des similitudes dans nos vies.

Nous étions toutes les deux, mère de famille mais n'avions pas le même nombre d'enfants. Nous avions toutes les deux, le désir de changer de vie, mais pas pour les mêmes raisons.

Au cours de notre conversation, nous nous étions trouvées un vrai point commun ; nous avions le même prénom. Vous me direz qu'il n'y a rien d'extraordinaire à cela !!

Pourtant si. C'était extraordinaire, je n'avais jamais rencontré de Marie-Brigitte avant elle. J'avais une drôle d'impression, assise là en face de cette femme que je ne connaissais pas et qui me racontait sa vie.

Mon prénom avait une histoire unique, celle de mes parents.

Ils avaient eu une fille qui se serait située entre ma sœur aînée et moi si elle avait vécu. Son prénom était Brigitte. Ma mère, qui ne se remettait pas de sa mort, désirait à n'importe quel prix avoir un autre bébé.

— « je veux la même », disait-elle à mon père. Ma sœur avait des cheveux bruns et la peau hâlée. Quelques mois plus tard, je naissais, toutes blondes et pas bronzée du tout. Par peur et par protection, ils me donnaient, comme premier prénom, Marie, Prénom de la vierge. Un trait d'union et Brigitte le prénom de ma sœur pour ne jamais l'oublier. Marie-Brigitte, Vivianne le prénom de ma marraine et Cornélie le féminin du saint Cornil qui protégeait contre les convulsions. Avec cela, j'étais servie pour la vie. Porter un tel fardeau emballé dans le linge de la mort, n'était pas chose facile et ne le serait jamais. Je n'en tenais pas rigueur à mes parents qui, de cette manière, gardaient le souvenir de Brigitte qu'ils ne verraient jamais grandir et qui finalement resterait toujours présente dans leurs cœurs.